

FIGURES DE SOCIOLOGUES

BONVIN, Jean-Michel : Figures de sociologues. Introduction à l'épistémologie sociologique, Fribourg, Editions Universitaires de Fribourg, 2002.

Traiter en 160 pages de huit sociologues (ou précurseurs), allant de Tocqueville à Goffman était sans doute une gageure. Le livre de Jean-Michel Bonvin tient le pari, et se lit avec beaucoup d'intérêt.

Il semblera pourtant un peu étrange, sans doute, à la plupart des habitués de la littérature sociologique : à quelques exceptions près, l'auteur évite soigneusement les notes de bas de page et les citations. Si chaque chapitre est précédé de courts repères bibliographiques, le texte lui-même est totalement dépourvu de références. Il se présente ainsi comme la synthèse, personnelle à l'auteur, de l'œuvre d'un « classique » de la sociologie. Sont ainsi successivement présentées la pensée de Tocqueville, de Comte et de Marx (les « précurseurs »), de Durkheim, Weber et Simmel (les pères fondateurs), de Parsons et Goffman.

Jean-Michel Bonvin assume donc totalement sa présentation des différents auteurs, sans tenter de l'étayer au moyen d'un appareil critique. Pour autant, le lecteur familier de Marx, de Durkheim ou de Goffman ne sera pas dépaycé : la présentation est limpide, structurée, écrite dans une langue toujours claire, mais elle ne se départit pas d'un certain classicisme. On retrouve ainsi un Tocqueville précurseur des théories de la comparaison sociale et son fameux paradoxe de l'égalité : « *plus l'égalité effective progresse dans une société, plus la perception de sinégalités y devient insupportable et plus le désir d'égalité s'affermir au sein de cette collectivité* » (page 19). On y retrouve la « loi des trois états » de Comte. On retrouve aussi le paradoxe central de l'œuvre de Marx, écartelée entre l'intérêt pour la *praxis* révolutionnaire et la tentation du déterminisme historique. On reconnaît également l'ambiguïté de Durkheim qui, plus il affirmait sa volonté de voir les faits sociaux comme des « choses », plus il tentait de faire de la société une source de transcendance.

Le lecteur sociologue trouve donc aisément ses marques : le livre expose les articulations majeures de la pensée de chacun des auteurs étudiés, et chaque chapitre constitue ainsi une « remise en ordre » ou une « reprise des repères » en quelque sorte. La démarche fonctionne peut-être un peu moins bien pour les sociologues mal connus du lecteur : ainsi, après l'exposé de Jean-Michel Bonvin, et, aussi structuré et pédagogique que soit le texte, on a toujours du mal à saisir le fil conducteur de la pensée d'un auteur comme Parsons.

L'ouvrage est aussi intéressant par son refus de sacraliser les sociologues dont il parle. Ainsi, la critique de Durkheim, accusé de « *transgresser lui-même les règles édictées dans ses écrits méthodologiques* » (page 70) nous paraît particulièrement révélatrice de la difficulté centrale de l'œuvre durkheimienne, qui veut à la fois construire une sociologie la plus « objective » possible et en même temps y trouver un point d'appui pour une morale. De la même façon, l'idée marxienne d'un mode de production ou « *l'administration des choses se substituera au gouvernement des personnes* » ouvre sur la mise en question de l'existence d'une véritable pensée du politique chez Marx. Mais ces remarques sont souvent faites de manière rapide et il n'est pas certain que le lecteur novice en comprenne toute la portée.

On l'aura compris, *Figures de sociologues* est surtout utile comme instrument de travail pour l'enseignant : il fournit une présentation toujours claire des grandes articulations d'une pensée, mais il ne permet pas au lecteur de se faire son propre jugement. C'est à chaque fois une synthèse claire, mais qui ne répond pas au lecteur qui « demande à voir » ou qui souhaite pénétrer lui-même la pensée des grands sociologues. C'est donc d'abord un manuel, parfait pour venir servir de support à un cours oral ou comme complément d'une anthologie par exemple.

Dans ce registre le livre atteint très bien son objectif et il se révèle non seulement fort agréable à lire mais fort utile à relire.

On aimerait voir présenter de la même façon Boudon, Bourdieu, Crozier, Giddens, Bauman, Boltanski et tous les contemporains, souvent d'un abord difficile dans le texte et on serait très heureux que Jean-Michel Bonvin ait un tel projet dans ses cartons : il serait utile à beaucoup de ses collègues.

Un point cependant que l'on aurait aimé voir développé davantage est la conclusion épistémologique que propose l'auteur : « *Chacun des auteurs évoqués apporte sa pierre à l'édifice sociologique et celle-ci constitue une référence précieuse pour le sociologue contemporain qui s'efforce de construire son objet d'étude et de mobiliser les instruments méthodologiques appropriés. Une telle conclusion ne revient pas à dire que tous les paradigmes se valent dans l'absolu mais que la preuve de leur validité ne peut être apportée que relativement à un objet d'étude précis* ». (p. 165).

Quoique l'auteur se défende d'un pur relativisme théorique – puisque tous les paradigmes ne se valent pas – il n'empêche que l'on reste sur une certaine impression « d'incomparabilité ». On aurait aimé un dernier chapitre où Jean-Michel Bonvin aurait mis les différents paradigmes en perspective, ou, plus exactement, aurait tenté le débat entre eux. Entre Weber et Durkheim, par exemple, il y a bien deux conceptions différentes et au moins partiellement incompatibles de la nature du social. Il suffit de voir comment un sociologue contemporain, comme Boudon, par exemple, s'appuie sur le premier pour étayer son accusation de « sociologisme » à l'égard du second.

De même, entre la perspective d'un certain Marx, pour qui l'histoire est « déjà faite » et celle du sens « émergent » constamment de la situation chez Goffman, il y a bien malgré la différence d'objets (et d'échelle d'observation), deux perspectives qui paraissent à première vue difficilement réconciliables.

On peut partager le point de vue de Jean-Michel Bonvin, à savoir que « *la grande complexité du social autorise et même requiert que l'on multiplie les points de vue* » et en même temps souhaiter que ces points de vue soient davantage confrontés l'un à l'autre. Si la sociologie, comme le souligne l'auteur lui-même, ne s'inscrit pas dans la logique d'un savoir cumulatif, c'est peut-être parce qu'elle s'accommode trop facilement de la co-existence des écoles concurrentes.

Sans doute ne faut-ils pas rêver et n'y aura-t-il jamais en sciences sociales, la « grande unification » théorique dont rêvent aujourd'hui les physiciens pour les prochaines décennies. Il y a d'ailleurs, à l'encontre d'une telle unification, un argument peut-être plus précis que celui de la complexité du social : c'est l'idée de *réflexivité*, telle qu'elle est défendue par Giddens, pour qui le savoir sociologique s'incorpore à son propre objet, puisque la société est

elle-même en partie un produit de ce savoir. Dès lors, comme le dit le sociologue anglais, « *Le problème n'est pas l'absence de monde social stable à connaître mais que la connaissance de ce monde contribue à son caractère instable ou mutable* »¹. Mais à défaut d'avoir pour visée un savoir « objectif », peut-être les sociologues pourraient-ils à tout le moins adopter comme idéal régulateur la confrontation minutieuse des théories et des paradigmes, plutôt que l'anathème ou, pire, l'indifférence mutuelle, dont ils se satisfont sans doute trop souvent.

Dès lors, si la mise en perspective des paradigmes que nous propose Jean-Michel Bonvin est sans nul doute un instrument utile, on attend avec beaucoup d'intérêt ce qui constitue son complément logique : la mise en débat.

Marc Jacquemain
Université de Liège

Marc.Jacquemain@ulg.ac.be

¹ GIDDENS, Anthony : *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.